



CATHERINE WIHTOL DE WENDEN

“Les ‘beurgeois’ sont présents dans des domaines très variés, mais on ne les voit pas”

Directrice de recherche au CNRS et spécialiste de l'immigration, la politologue légitime cette appellation qu'elle a elle-même utilisée dans un livre écrit en 2001 en collaboration avec Rémy Leveau : “la Beurgeoisie : les trois âges de la vie associative issue de l'immigration”. **Propos recueillis par Nadia Sweeny**

INTERVIEW

Qu'est-ce que la 'beurgeoisie' ?

C'est une appellation que se sont donnée un certain nombre de jeunes issus de l'immigration, qui ont eu une sorte de promotion à travers la vie associative et civique née suite à la liberté d'association accordée aux étrangers en 1981. Il y a eu une grande effervescence associative issue de la “Marche des beurs” de 1983 : SOS Racisme, France Plus et beaucoup d'autres. Les jeunes maghrébins ont opéré une rupture avec les associations de leurs parents : les amicales liées au pays ou les syndicats ouvriers. Ils se sont tournés vers leur propre libération, vers l'avenir. Vers la France. A travers ces mouvements, orientés sur les valeurs citoyennes, la diversité, la lutte contre les discriminations, l'égalité des droits, sont apparus des leaders. Ils désiraient une autre forme d'expression et un renouvellement de la classe politique à travers les profils qu'ils représentaient : essentiellement issus de l'immigration, mais pas majoritairement de l'immigration ouvrière. Ils ont essayé de correspondre à ceux qu'ils défendaient : les jeunes de banlieue.

Cette élite n'était donc pas issue des classes les plus pauvres ?

Certains l'étaient, oui, mais la plupart étaient issus des classes moyennes.

Comment la France a-t-elle géré cette émergence ?

La gauche, au pouvoir à l'époque, a essayé de récupérer ce bassin électoral sans vraiment savoir comment lui parler. Comme la gauche – surtout le Parti socialiste – avait pris ses distances avec la lutte des classes, elle a tenté de trouver des relais, des intermédiaires : c'était la mode des médiateurs culturels et des élus locaux. La gauche a échoué.

Pourquoi cet échec ?

Parce que ces politiques n'ont pas fait les choses sérieusement. Ils n'ont pas suffisamment ouvert leur parti aux jeunes issus de l'immigration à cause de vieilles bastides politiques qu'ils n'arrivent pas à dépasser, tenues par des gens qui sont là depuis la résistance. Ils n'ont pas fait suffisamment de place à ces jeunes, à l'Assemblée nationale ou au sein des institutions européennes.

Pourquoi la question coloniale semblait-elle secondaire à l'époque ?

Le débat portait sur la citoyenneté, sur les réformes du droit de la nationalité sous l'influence de l'extrême droite et suite à la loi Pasqua de 1993 (qui soumet l'obtention de la nationalité française, pour un mineur né en France de parents étrangers dotés d'une carte de séjour, à une déclaration préalable, ndr) sur la reconnaissance de l'égalité des droits etc. Les leaders se tournaient vers la citoyenneté à la française pour être reconnus comme citoyens à part entière. La question coloniale n'était pas centrale. Même pour les parents paradoxalement. Ils se voyaient comme des travailleurs, des ouvriers qui avaient milités dans des mouvements syndicaux : la dimension coloniale était une affaire d'élite maghrébine, pas tant la leur.

Et ces “beurgeois” émergents ?

Ils sont plus français que nature. Ils en rajoutent sur l'école républicaine, dans la façon dont eux l'imaginaient ou la rêvaient, sur les symboles comme le drapeau tricolore, etc. Pour un Français lambda, le drapeau n'est pas un sujet qu'on se pose tous les matins en se levant. Alors qu'eux sont habités par ça, car ils souffrent précisément de ne pas être reconnus.

“Ils sont plus français que nature. Ils en rajoutent sur l'école républicaine, sur les symboles comme le drapeau tricolore”



Quel a été le rôle des “beurgeois” dans la République française ?

A la fois positif, notamment pour les pays d'origine qui sont très fiers d'avoir des figures qui font carrière. Mais en même temps, ces “beurgeois” ne sont pas représentatifs des jeunes de banlieues : ils ne rencontrent pas l'adhésion de ceux qui sont dans la difficulté. Ces derniers ne s'identifient pas à eux. Il y a une cassure. Ceux qui ont été nommés à des postes politiques l'ont été souvent sur des postes creux, un peu comme des potiches dans les gouvernements, sans être spécialistes du domaine. Ils sont là parce qu'ils sont issus de l'immigration, par pour leurs compétences.

La méritocratie n'existe pas en politique pour eux ?

Non, pas vraiment. Elle existe en revanche dans tous les autres domaines. Par exemple, dans les parcours universitaires. Il y en a plein qui font des études, qui sont dans les grandes écoles, obtiennent des postes importants, alors que leurs parents ne savent ni lire ni écrire... Ils ne font pas forcément de politique, mais tracent leur chemin en toute discrétion. Il y en a beaucoup en réalité et on n'en parle pas assez. La beurgeoisie est aujourd'hui présente dans des domaines très variés, mais on ne la voit pas.

Ils ne prétendent plus représenter ?

Il y a encore quelques élus, des gens dans des associations importantes, des ONG. Mais plus tellement identifiés à la thématique de la “beurgeoisie”. Ce sont des personnes à part entière, qui ont fait leur parcours, issue de la méritocratie républicaine. Ils évoluent, entrent dans les classes moyennes, sortent de leur condition identitaire et se sont fondus dans la société française. Ils ne se posent pas forcément la question, sont éduqués, français tout en gardant les liens avec leur pays d'origine.

Vous avez écrit que la “République crée de l'éthnique”. Pouvez-vous nous expliquer ?

Exactement : la République ethnicise en essayant de distinguer des gens visibles, à travers différentes choses comme le traitement policier, la question de la différence, alors que beaucoup ne revendiquent pas nécessairement leur différence. Ce sont des thèmes empruntés aux Etats-Unis ou à l'Angleterre.

Vous évoquez dans votre livre trois générations d'associationnisme, celles des années 1970, 1980 et 1990 : est-on entré dans une quatrième génération ?

Sûrement ! Il y a une concurrence des associations musulmanes, d'où émergent des élites qui promeuvent un islam quotidien et qui permettent une visibilité en termes d'interlocuteurs. La tendance est aussi aux collectifs ou à la politique de la ville, d'où émergent quelques figures qui prennent la relève. Cela dit, dans le contexte actuel, je ne pense pas que ça va vraiment évoluer. J'espère qu'il y aura plus d'élus européens ou à l'Assemblée nationale issus de l'immigration... mais il y a toujours cette fracture avec les jeunes de banlieues. Elle est totale et dangereuse. ■



SONIA KICHAH

"La 'beurgeoisie' n'est pas une élite à part"

En 2010, la réalisatrice signait "Voyage en beurgeoisie", un documentaire sur la réussite des Français d'origine maghrébine. L'appellation est-elle toujours valable aujourd'hui ? **Propos recueillis par Hassna Aalouach**

INTERVIEW

Pourquoi avoir choisi de traiter ce sujet, la "beurgeoisie" ?

C'était pour mettre en lumière cette majorité d'enfants d'immigrés qui s'en sort et travaille. Souligner ces réussites dont on ne parle jamais, et qui ont pourtant une réalité sociologique. En 2010, on se focalisait sur les problèmes, les émeutes des minorités extrêmes, j'avais envie pour une fois qu'on parle d'un sujet positif. "Beurgeoisie", c'est un terme qui a été inventé par les "beurs" eux-mêmes de manière dérisoire pour s'autodésigner.

Les "beurgeois" existent-ils vraiment ou est-ce un abus de langage pour définir des Français qui ont un meilleur statut social que leurs parents immigrés ?

Bien sûr qu'elle existait et qu'elle existe encore aujourd'hui. Elle représente cette ascension sociale des enfants d'immigrés. La ministre de l'Éducation nationale Najat Vallaud-Belkacem en fait partie, parmi d'autres personnalités. Malheureusement, ce n'est pas celle qu'on voit et dont on parle dans les journaux, mais elle existe indéniablement. Il ne faut pas la considérer comme une élite à part, mais une masse issue de milieux populaires.

Dans votre documentaire, un cardiologue témoigne d'une vieille dame soignée par un Français d'origine maghrébine à qui elle a offert symboliquement sa carte électorale du Front national déchirée. Pensez-vous que

cette "beurgeoisie" valorise l'image des Français issus de l'immigration ?

La représentation actuelle des Français "d'origine" ou "issus de", on ne sait plus comment les appeler, est très dévalorisée et ces beaux parcours permettent de donner une autre image plus proche de la réalité et plus positive. Dans un contexte post-attentats, la représentation des musulmans notamment est celle parfois de terroristes, donc cette beurgeoisie valorise sans aucun doute cette image. Cette vieille dame, par exemple, sa représentation de l'"Arabe" ne collait plus avec le médecin qui venait de lui sauver la vie, donc elle a déchiré sa carte du FN.

Vous abordez également l'importance de la transmission ou encore l'envie de réussir. Y a-t-il un travail de mémoire à faire auprès de la dernière génération ?

Oui c'est très intéressant de suivre trois générations, Salem, ingénieur des Mines à La Défense, son père et son grand-père, mineurs à Saint-Etienne. C'est l'histoire de la France. Lors des projections du documentaire, la majorité des gens a été touchée, tout le monde se reconnaissait. Il y avait quelque chose d'universel, comme une histoire commune. Il y a un vrai travail de transmission qui a été fait par les parents immigrés auprès de leurs enfants pour s'intégrer, travailler et aujourd'hui les enfants tentent à leur tour de transmettre ses valeurs à la nouvelle génération. ■

Presse

UN PAVÉ DANS LA MARE

La parution du livre de Nicolas Beau, "les Beurgeois de la République", n'est pas passée inaperçue, notamment sur les réseaux sociaux. Son titre a soulevé quelques interrogations, ainsi que les termes employés pour désigner ceux qui se sont hissés dans les hautes sphères.

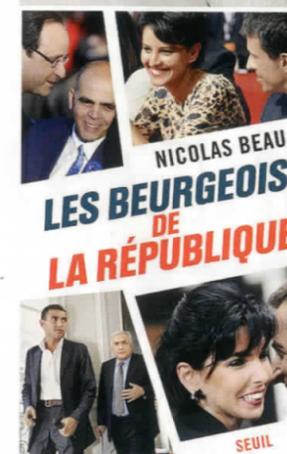
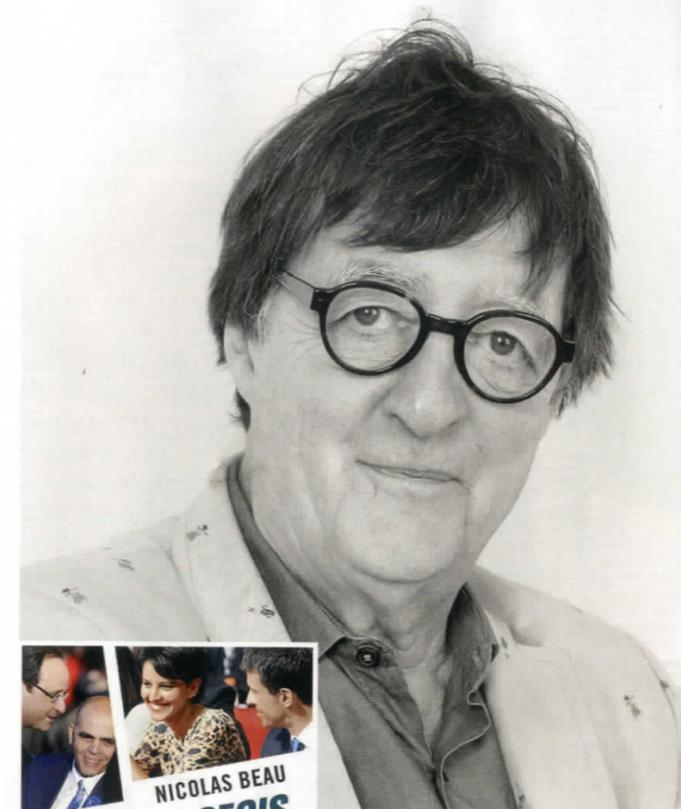
Par Nadia Hathroubi-Safsaf

Dans les années 1980, une nouvelle génération issue de l'immigration s'impose dans l'espace public et médiatique, notamment grâce à la Marche pour l'égalité et contre le racisme en 1983. La France entière découvre Toumi Djaidja, Djamel Attalah. Ils ne rasant plus les murs comme leurs parents et réclament leurs droits. De plus en plus instruits, ils investissent les universités. Une nouvelle classe sociale naît. Pour les nommer, un néologisme apparaît : "Beurgeois", construit à partir des mots "bourgeoisie" et "beur".

Un ton résolument revanchard

Cette génération, on la retrouve dans les plus hautes sphères du pouvoir politique, médiatique, financier... Pour le grand public, ce sont les Rachida Dati, Najat Vallaud-Belkacem, Myriam El Khomri. Plutôt des femmes et jolies, comme l'écrit Nicolas Beau, reprenant une citation de Kader Arif, un politique déçu du hollandisme : "La représentation de la France telle qu'elle est, poursuit Kader Arif, ne concerne plus le Parti socialiste, François Hollande est sous le charme de ses jeunes et jolies ministres."

On connaissait Nicolas Beau journaliste (*le Monde*, *Libération*, *le Canard enchaîné*) et auteur de nombreux livres dont *Notre ami Ben Ali* et *la Régente de Carthage* (La Découverte), *Paris, capitale arabe* (Seuil) et *le Vilain Petit Qatar* (Fayard). C'est dire si son livre nous a surpris. Non pas par la qualité des informations : il raconte les coulisses de l'ascension de plusieurs personnalités publiques telles que Najat Vallaud-Belkacem, Rachida Dati, et en révèle certains détails, parfois croustillants, alors qu'on pensait tout connaître. Non, ce qui nous surpris, c'est le ton revanchard employé à de nombreuses reprises. Nul doute que ce spécialiste du monde arabe, qui a été rédacteur en chef du site Bakchich, et dirige aujourd'hui Mondafrique.com a pris ses précautions en matière de diffamation.



LES BEURGEOS DE LA RÉPUBLIQUE de Nicolas Beau, Seuil, 272 p., 20 €.

Mais le malaise plane. Le champ lexical utilisé – "lascar de la République", "beur"... – est encore plus surprenant tant ces termes sont rejetés par tous les militants associatifs issus de l'immigration.

Du mépris ? L'auteur s'en défend

Dans une interview parue sur le site info-halal, l'auteur se défend d'un quelconque mépris. "(...) Initialement, je voulais appeler mon livre les Lascars de la République, mais j'avais peur que ce soit mal perçu. Pour moi, un lascar n'est pas un bandit, mais celui qui a connu l'école de la rue, des cités. Pour en arriver là où ils sont et pour exister dans cette classe politique, il leur a fallu de l'énergie et du culot."

Cette volonté de démontrer systématiquement l'attrance pour le devant de la scène est dérangeante. Il y a toujours quelques papillons attirés par la lumière et cela dans toutes les communautés, les catégories sociales. Mais si on leur laissait le bénéfice du doute ? Certains sont déjà traités de "collabours" par leurs compatriotes. Victimes de la double peine en somme... ■

John Foley



Dans son reportage "Voyage en beurgeoisie", Sonia Kichah interroge notamment la sénatrice Bariza Khiari (à gauche), les milieux associatifs et la jeunesse.